

existé. Huxley lui-même, celui qui lui avait donné un nom et une existence factice, ne croit plus à sa réalité<sup>1</sup>. Ce qu'il avait pris pour un être vivant et animé n'est qu'un vulgaire précipité chimique. Dans le congrès des naturalistes allemands, tenu à Hambourg, en 1876, le professeur Mœbius, de Kiel, fit sur la faune marine et sur l'expédition du *Challenger*<sup>2</sup> un discours résumé en ces termes :

Sur ces plaines, — les plaines sous-marines de 3,700 à 4,000 mètres de profondeur, — aurait dû être répandu le mystérieux *Urschleim*, le *bathybius*... Malheureusement les destins se sont montrés contraires. Le bathybius, qui s'accordait si bien avec les idées modernes sur l'origine de la vie, s'est trouvé n'être qu'un produit artificiel, un précipité de gypse dissous dans l'eau de mer, grâce à l'alcool dans lequel était conservée la préparation. Toutes les fois qu'on a examiné à bord des préparations fraîches, il a été impossible de découvrir la moindre trace de bathybius. — Il y eut dans l'auditoire un mouvement d'étonnement profond lorsque M. Mœbius, usant d'une recette aussi simple, fit apparaître le bathybius dans un verre rempli d'eau de mer, en y ajoutant une certaine quantité d'alcool<sup>3</sup>.

Toutes les recherches postérieures ont confirmé les

<sup>1</sup> Voir A. de Lapparent, qui a raconté avec beaucoup d'esprit les *Mésaventures du Bathybius*, dans les *Questions controversées de l'histoire et de la science*, 1<sup>re</sup> série, 1880, p. 42-58.

<sup>2</sup> Ce sont les savants faisant partie de l'expédition scientifique du navire anglais le *Challenger* qui avaient rapporté en Europe la matière à laquelle on a donné le nom de bathybius.

<sup>3</sup> Cité dans E. Hæckel, *Le règne des protistes*, p. 93.

assertions de M. Mœbius. Voici ce que dit un savant français, racontant les recherches scientifiques qu'il a faites à bord du *Travailleur* :

Quelques naturalistes, frappés de la puissance des manifestations de la vie dans les abîmes de l'Océan, avaient pensé que le berceau de la matière animée s'y trouvait caché. Ils avaient cru le découvrir, et leur imagination avait assigné un rôle des plus importants à une sorte de gelée molle et assez semblable à du blanc d'œuf, que les dragues ramassent parfois sur le limon des grandes profondeurs. A leurs yeux, cette gelée était de la matière vivante en voie d'organisation spontanée; c'était un intermédiaire entre les corps inertes et les corps animés, c'était une ébauche grossière qui, plus tard, à la suite de transformations graduelles, devait produire des œuvres plus parfaites. Ils lui avaient donné un nom, celui de bathybius, et une place dans leurs classifications, à côté des monères. A bord du *Travailleur*, on s'était promis de ne rien négliger pour trouver et étudier le bathybius. La recherche n'a pas été difficile. Souvent, au milieu de la vase, nous avons vu cette substance énigmatique; nous l'avons soumise à l'examen du microscope, et nous avons dû reconnaître qu'elle ne méritait pas l'honneur qui lui avait été fait et les pages éloquentes qui lui avaient été consacrées. Le bathybius n'est qu'un amas de mucosités que les éponges et certains zoophytes laissent échapper quand leurs tissus sont froissés par le contact trop rude des engins de pêche. Le bathybius, qui a beaucoup trop occupé le monde savant, doit donc redescendre de son piédestal et rentrer dans le néant<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Milne-Edwards, *Les explorations des grandes profondeurs de la mer, faites à bord de l'avis « le Travailleur. » Journal officiel*,

Ainsi s'exprimait M. Milne-Edwards, dans une séance solennelle de l'Institut, le 25 octobre 1882. Nous n'avons rien à ajouter après de telles paroles. La théorie de la génération spontanée ne peut alléguer en sa faveur l'existence du prétendu bathybius : elle ne repose sur aucune preuve; elle est en contradiction formelle avec toutes les données de l'expérience. C'est la pierre d'achoppement contre laquelle vient en tombant se briser le monisme. Du Bois-Reymond dit vrai, lorsque plaçant en tête de ce qu'il appelle les « sept énigmes du monde, » l'essence de la matière et de la force, et l'origine du mouvement, il déclare que ce sont là des choses « transcendantes, » c'est-à-dire inexplicables pour la science. « Dès lors qu'il ne nous convient pas d'admettre une origine surnaturelle du mouvement, dit-il, nous n'avons aucun moyen d'expliquer le premier mouvement de la matière. Nous pouvons nous la représenter sans doute comme étant en mouvement de toute éternité, mais par là même nous renonçons à nous rendre compte de ce phénomène<sup>1</sup>. » La notion de la création peut seule nous expliquer l'origine du mouvement, de la vie et de la matière.

Si le monisme est impuissant à expliquer l'origine du monde et de la vie, il ne l'est pas moins à établir la filiation des espèces et l'origine animale de l'homme. Nous avons déjà vu, dans la critique du système de Darwin,

28 octobre 1882, p. 5839. M. de Lanessan nie, mais sans apporter aucune preuve, les conclusions de M. Milne-Edwards, dans *Le transformisme*, in-12, Paris, 1883, p. 578.

<sup>1</sup> *Die sieben Welträthsels* (*Deutsche Rundschau*, sept. 1881, p. 358).

qu'il n'est point scientifiquement établi qu'une seule espèce provienne d'une autre par voie de génération et d'évolution. D'après le transformisme, une espèce naît d'une autre par une transformation graduelle et insensible du type, par une accumulation de variations d'abord minimes et presque imperceptibles qui à la longue constituent des êtres tout différents<sup>1</sup> et font, dans la suite des siècles, sortir de la monère primitive, l'homme actuel avec ses races diverses. Mais Hæckel et ses adeptes n'apportent pas une seule preuve positive et directe à l'appui de leurs assertions. Ils se bornent à accumuler hypothèses sur hypothèses. Ils construisent un échafaudage, dans leur imagination, sans lui donner une base solide et réelle.

Robinet, qui a parmi les savants une si mauvaise réputation<sup>2</sup>, a aussi soutenu, au siècle dernier, que toute matière est vivante; que les corps appelés bruts sont vivants comme les êtres organisés; qu'il n'y a en réalité qu'un seul règne dans la nature, le règne animal; et que les animaux les plus parfaits ne sont que les animaux imparfaits, dégagés de leur imperfection

<sup>1</sup> Les transformistes rejettent la théorie de Baumgartner, *Ueber die Nerven und das Blut*, 1830; *Lehrbuch der Physiologie*, 1853; *Blicke in das All*, 1870; *Natur und Gott*, 1870; — et de Kölliker, *Ueber die Darwin'sche Schöpfungstheorie*, 1864; *Morphologie und Entwicklungsgeschichte des Pennatulidenstammes nebst allgemeinen Betrachtungen zur Descendenzlehre*, 1872, d'après lesquels l'évolution est interne, due à des causes internes et non extérieures, à la « génération hétérogène, » agissant en une fois, par une métamorphose du germe, qui, lorsqu'il est développé, est d'une autre espèce que ses parents.

<sup>2</sup> De Quatrefages, *Ch. Darwin*, p. 33-34.

primitive par une série de métamorphoses successives. Robinet, pour prouver les métamorphoses de l'être, qui, de minéral est devenu homme, a écrit ses *Considérations philosophiques de la gradation naturelle ou les Essais de la nature qui apprend à faire l'homme*; il y a réuni des échantillons de pierre, qu'il a pris la peine de faire dessiner, et qui imitent la forme du cœur de l'homme, le crâne, le cerveau, la mâchoire, les pieds, les yeux, les oreilles, les mains<sup>1</sup>, etc. Après nous avoir montré ces échantillons, il croit que sa démonstration est faite. Hæckel et ses partisans n'ont plus recours à ces raisons puériles, mais en réalité leurs arguments ne sont pas mieux fondés. La théorie de l'évolution généalogique des espèces ne repose sur aucune preuve. M. Albert Gaudry, professeur de paléontologie au Muséum, qui croit à l'évolution et au développement lent et progressif des espèces, le reconnaît :

Pour rester dans la vérité tout entière, il faut ajouter que l'état actuel de la science ne permet guère d'aller plus loin; il ne laisse point percer le mystère qui entoure le développement primitif des grandes classes du monde animal. Nul homme ne sait comment ont été formés les premiers individus de foraminifères, d'oursins, de brachyopodes, de céphalopodes, de trilobites, d'insectes, etc... Les fossiles primaires ne nous ont pas encore fourni de preuves positives du passage des animaux d'une classe à ceux d'une autre classe... J'avoue que, lorsque j'ai commencé à étudier les reptiles du permien, qui, à certains égards, présentent des caractères

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 286.

d'infériorité, je m'attendais à leur trouver des rapports avec les poissons, mais j'ai constaté tout le contraire<sup>1</sup>.

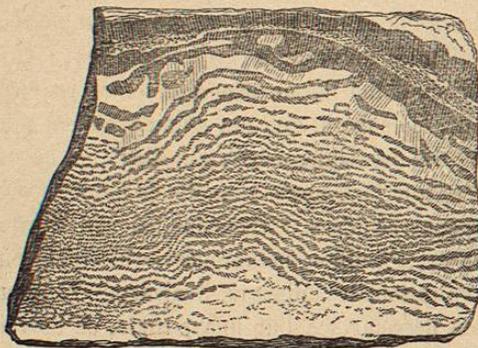
Aussi Hæckel et ses partisans ne prouvent-ils pas leur système, ils l'affirment :

Quand Hæckel a cherché à fonder un système entier de classification sur l'idée de transformation des êtres par changements successifs, de génération en génération, il ne s'est pas attaché à prouver que tel de ces êtres descend de l'autre; il n'a pas ajouté aux connaissances que nous possédions avant lui sur les affinités des animaux; il s'est simplement emparé de ces affinités telles qu'on les a constatées; il en a fait autant d'indices d'une liaison génésique entre les êtres qui les possèdent, et, suivant que ces affinités étaient plus ou moins nettes, il a dressé des arbres généalogiques qui ne sont en définitive, que la formule nouvelle de notions positives antérieurement acquises. Cependant, si ces affinités tellement évidentes, sensibles, nombreuses, qui établissent des connexions entre tous les animaux, avaient en effet pour cause la commune descendance d'un même tronc, on devrait retrouver les mêmes traits de ressemblance lorsqu'on met en parallèle l'ordre de succession dans la série géologique et le rang dans la série zoologique. Il devrait arriver que, partout, les types d'une classe inférieure fussent aussi les plus anciens dans l'histoire de la terre; que, partout, ceux qui ont apparu à une période postérieure fussent d'une organisation plus élevée; que partout, d'époque en époque, il y eût une différenciation croissante. Il faudrait que, ni au point de départ, ni à aucun des points intermédiaires, on ne

<sup>1</sup> A. Gaudry, *Les enchaînements du monde animal dans les temps géologiques; Fossiles primaires*, in-8°, Paris, 1883, p. 292.

vît surgir des types nouveaux, entièrement étrangers à ceux qui ont précédé et souvent bien supérieurs à ceux qui suivent. Or, je répète que la succession chronologique n'est point en corrélation directe avec les affinités de la structure, et que les caractères successifs des types qui se suivent ne sont aucunement l'expression de modifications progressives, régulières et constantes<sup>1</sup>.

Pas plus que Darwin, Hæckel n'a pu donner une seule preuve positive de la mutabilité des espèces.



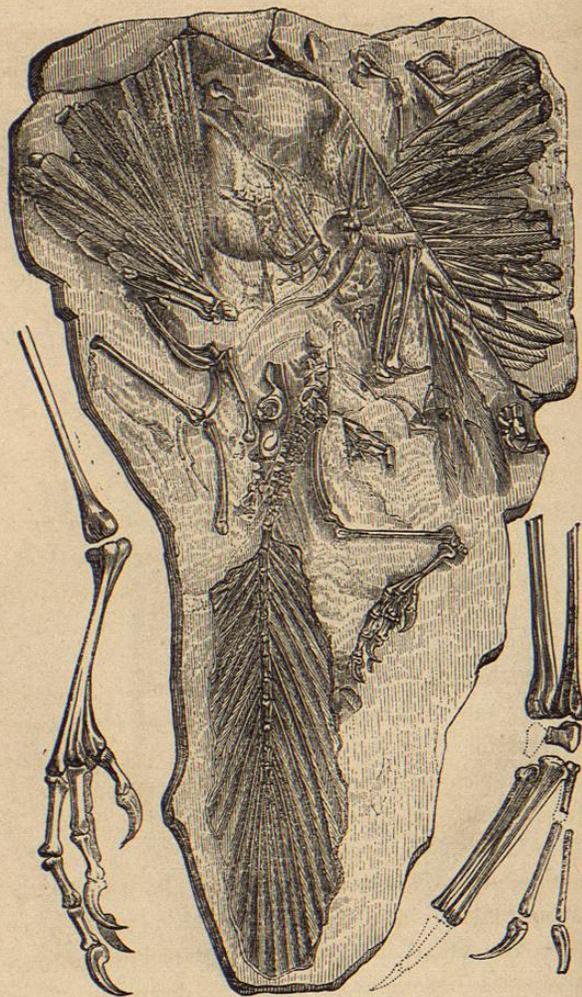
73. — *Eozoon canadense*. D'après Zittel.  
Grandeur naturelle.

L'*Eozoon canadense*<sup>2</sup> (Fig. 73), cette apparence organique que l'on avait prise d'abord pour le premier habitant de la couche primitive de la terre; la colonne ver-

tébrale dont les larves d'ascidie sont pourvues à leur naissance; l'amphioxus, ce petit animal sans cerveau ni colonne vertébrale, mais qui a une moelle épinière; le *labyrinthodon*, uniquement connu par les traces que les pattes de cet am-

<sup>1</sup> L. Agassiz, *De l'espèce en géologie*, p. 381-382.

<sup>2</sup> M. Max Hauer, qui a consacré une étude spéciale à la question, *Das Eozoon canadense, eine mikrologische Studie*, in-8°, Leipzig, 1885, conclut que l'*Eozoon* est un calcaire, p. 48.



74. — *Archæopteryx lithographicus*, trouvé dans la carrière de pierres lithographiques de Solenhofen (Bavière). A droite, séparément, les os des ailes; à gauche, ceux des pattes.

phibie ont laissées sur le sable éocène, l'*archæopteryx* dont les plumes caudales étaient attachées à une queue de reptile (Fig. 74), l'*ornithorynque*, l'*échidné* et toutes les singularités du même genre, que l'on invoque pour affirmer la mobilité de l'espèce, n'offrent rien de positif, absolument rien, qui affaiblisse l'énergique témoignage de la permanence du caractère spécifique, témoignage résidant en ce qu'il n'est pas une seule classe de vertébrés que l'on puisse réunir, même avec le secours des fossiles, à une autre classe de ce type général<sup>1</sup>.

A plus forte raison Hæckel est-il hors d'état d'établir scientifiquement la parenté de l'homme et du singe. Les partisans de l'homme-singe sont forcés d'avouer qu'il n'existe aucune espèce de quadrumanes, vivants ou fossiles, d'où l'homme puisse descendre. Carl Vogt reconnaît comme vraies les assertions de MM. Schröder, van der Kolk et Vrolik :

Nous ne connaissons aucune espèce de singes, disent-ils, constituant une forme de transition entre les singes et l'homme. Si on veut absolument faire dériver l'homme du singe, il faut chercher la tête chez ces petits singes qui se groupent autour des saïous et des ouistitis, la main chez le chimpanzé, le squelette chez le siamang, le cerveau chez l'orang (j'ajouterai le pied chez le gorille). Il est évident que, abstraction faite de la différence des dents, l'aspect général du crâne d'un saïou, d'un ouistiti et de quelques autres espèces voisines ressemble en miniature beaucoup plus au crâne humain que celui d'un gorille, d'un orang ou d'un

<sup>1</sup> Rimbaud, *Réfutation du transformisme*, in-8°, 1873, p. 201-202.

chimpanzé adultes. Le poignet du chimpanzé (et du gorille) a le même nombre d'os que celui de l'homme, tandis que l'orang se distingue par l'os intermédiaire singulier qui se retrouve chez tous les autres singes; le squelette du siamang ressemble par son sternum, par la forme de sa cage thoracique, par ses côtes et le bassin, beaucoup plus à l'homme que le gorille, l'orang ou le chimpanzé; et nos recherches nous ont prouvé que le cerveau de l'orang est beaucoup plus voisin de celui de l'homme que ne l'est celui du chimpanzé. Il faudrait donc chercher les caractères humains dans cinq singes différents, dont un en Amérique, deux en Afrique, un à Bornéo, un à Sumatra<sup>1</sup>.

Un des maîtres du transformisme, M. Wallace, qui explique l'apparition de l'homme par « une cause inconnue, » n'hésite pas à l'avouer : « Il est parfaitement certain, dit-il, que la sélection naturelle ne peut avoir tiré d'un ancêtre couvert de poils le corps nu de l'homme actuel, car une modification pareille, loin d'être utile, aurait été nuisible, au moins à certains égards<sup>2</sup>. » De quelle manière et par quel moyen s'est donc opéré le changement? Les transformistes sont obligés de reconnaître qu'ils n'ont aucune preuve expérimentale ou de fait à apporter en faveur du passage de l'état animal à l'état humain :

On n'a pas jusqu'à présent découvert les chaînons intermédiaires<sup>3</sup>. — Aucun être intermédiaire ne comble la brèche

<sup>1</sup> *Leçons sur l'homme*, trad. Moulinié, 2<sup>e</sup> édit., 1878, p. 630-631.

<sup>2</sup> Dans A. de Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*, p. 87.

<sup>3</sup> Ch. Darwin, *Descendance de l'homme*, 1873, t. 1, p. 204.

qui sépare l'homme du troglodyte (singe anthropomorphe); nier l'existence de cet abîme, serait aussi blâmable qu'absurde<sup>1</sup>. — J'ai rencontré en Suisse, à Bienne, à Grange et à Soleure des crânes datant probablement des premiers temps du Christianisme (v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles), dont les formes se rapprochent beaucoup de celles du crâne d'Engis, [c'est-à-dire présentent le même type que ceux des temps préhistoriques<sup>2</sup>].

Cependant si ce qu'affirment les Hæckéliens avait eu lieu, on en retrouverait des traces, et ce qui s'est produit autrefois se reproduirait encore de nos jours, puisque les lois de la nature sont toujours les mêmes. Un des précurseurs des partisans modernes de l'homme-singe, le fameux Vanini, ne pouvait s'empêcher de se faire à lui-même cette objection dans ses *Dialogues*. Il répond, sous le nom de Jules-César, à Alexandre, qui personnifie le professeur de théologie de la vieille Sorbonne :

ALEXANDRE. — Dites-moi, s'il est possible, comment fut formé le premier homme.

JULES-CÉSAR. — Diodore de Sicile fait naître le premier homme fortuitement et du limon de la terre.

ALEXANDRE. — Mais si cela est, d'où vient que depuis cinq mille ans que le monde est formé, selon cet athée, aucun homme ne soit né de la même manière? — Il n'est pas le seul qui ait pris ce conte pour une vérité... Jérôme Cardan me paraît être de cet avis : « Car, dit-il, quand non seu-

<sup>1</sup> Th. H. Huxley, *De la place de l'homme dans la nature*, trad. Dally, 1868, p. 239.

<sup>2</sup> C. Vogt, *Leçons sur l'homme*, leç. x, 1878, p. 394.

lement les petits animaux, mais encore les plus grands naissent de la pourriture, on peut affirmer de tous ce qu'on pense des souris et des rats, et des poissons, qui naissent fortuitement dans les eaux nouvelles. » — Beau raisonnement de Cardan! Une souris peut naître de la pourriture, donc, l'homme peut en naître également. — C'est une supposition de sa part. Lorsque la pourriture est formée, la partie grasse se sépare de la poussière, et aussitôt la chaleur donne une âme propre à cette matière. — Manque-t-il aujourd'hui de ces amas d'ordures et de limon? Pourquoi n'en voit-on pas sortir un bœuf ou un cheval? — Il faut dire cependant que Diodore de Sicile rapporte qu'en un certain endroit du Nil, où le fleuve regorge et forme un lit de boue, il en sort des animaux d'une grosseur extraordinaire, dès qu'il a été échauffé par les rayons du soleil. — Je ne saurais souscrire à un tel mensonge. — D'autres ont rêvé que le premier homme était né de la pourriture de plusieurs cadavres de singes, de porcs et de grenouilles, car entre la chair et les mœurs de ces animaux et celles de l'homme, il y a une grande ressemblance. Cependant quelques athées plus traitables ne donnent qu'aux Éthiopiens les singes pour ancêtres, parce qu'ils ont la peau de la même couleur. — Je m'étonne qu'en voyant l'homme et son port majestueux, on refuse de reconnaître en lui un être infiniment supérieur aux autres animaux. — Les athées nous crient que les premiers hommes marchaient pliés et à quatre pattes comme les brutes, et que ce n'est que par des efforts qu'on parvint à changer cette manière, qui recommence à prendre ses droits dans la vieillesse. — Je voudrais voir une expérience de cette nature, et si un enfant nouveau-né, élevé dans une forêt, marcherait comme une brute ou sur deux pieds<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot, 1842, p. 213-215.

*Nil novum sub sole*, disait l'Écclésiaste. Nous avons dans le langage de Jules-César Vanini les opinions et les raisonnements de Hæckel. On prend sans doute plus de détours aujourd'hui pour faire descendre l'homme du singe, mais on ne répond pas davantage aux raisons d'Alexandre. Dans l'impuissance où l'on est d'apporter des preuves positives, on fait appel à l'inconnu. Lorsque de Maillet expliquait comment les poissons volants étaient devenus des oiseaux, parce que « le désir de la proie ou la crainte de la mort » les ayant emportés trop loin, ils étaient tombés « à quelques pas du rivage, » où, « leurs nageoires n'étant plus baignées des eaux de la mer, se fendirent... par la sécheresse, la peau se revêtit de duvet<sup>1</sup>, » il reconnaissait qu'aucun savant, ni lui ni personne, n'avait constaté la réalité de ces métamorphoses, mais il en donnait pour raison qu'elles ne s'accomplissaient que dans le voisinage des pôles et dans des lieux déserts, où elles n'avaient aucun témoin<sup>2</sup>. Les transformistes actuels parlent de même. Vous leur demandez où sont ces êtres intermédiaires qui unissent l'homme au singe. Cherchez-les, répondent-ils; nous ne pouvons vous les montrer; ils sont au fond de l'Océan. Et cet appel à l'inconnu, on le décore du nom de science! Comme si la science ne devait pas avoir pour base des faits constatés!

Darwin et ses disciples vont jusqu'à considérer comme dé-

<sup>1</sup> De Maillet, *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*, in-12, Amsterdam, 1748, t. II, p. 139-140.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 197-198

monstrative en leur faveur, l'ignorance même où nous sommes au sujet de certains phénomènes. On les a souvent combattus au nom de la paléontologie en leur demandant de montrer une seule de ces séries qui doivent selon eux relier l'espèce parente à ses dérivés. Ils reconnaissent ne pouvoir le faire; mais ils répondent que les faunes et les flores éteintes ont laissé fort peu de restes; que nous connaissons seulement la moindre partie de ces antiques archives; que les faits témoignant en faveur de leur doctrine sont sans doute ensevelis sous les flots avec les continents submergés, etc. « Cette manière de voir, conclut Darwin, atténuée beaucoup, si elle ne les fait pas disparaître, les difficultés. » — Mais, je le demande encore, dans quelle branche des connaissances humaines, autres que ces questions obscures, regarderait-on les problèmes comme résolus, précisément parce qu'on ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir pour les résoudre<sup>1</sup>?

<sup>1</sup> A. de Quatrefages, *L'espèce humaine*, 6<sup>e</sup> édit., 1880, p. 74. — M. de Mortillet prétend démontrer par des faits scientifiques l'existence d'êtres qu'il appelle *anthropopithèques*, vivant à l'époque tertiaire et ancêtres de l'homme : « Il est parfaitement établi, dit-il, que pendant les temps tertiaires, il a existé des êtres assez intelligents pour tailler la pierre et faire le feu; que ces êtres n'étaient pas et ne pouvaient pas être encore des hommes : c'étaient des précurseurs de l'homme, des intermédiaires entre les singes anthropoïdes actuels et l'homme, intermédiaires que nous pouvons appeler anthropopithèques. » *Le Préhistorique*, 1883, p. 126. Leur existence est prouvée par les silex taillés trouvés dans les terrains tertiaires de Thenay, du Cantal et du Portugal, d'où trois espèces d'anthropopithèques distinguées par le professeur d'anthropologie préhistorique. « Nous devons donc admettre trois espèces d'anthropopithèques, que je propose de désigner par les noms des habiles chercheurs qui ont découvert leurs œuvres : *Anthropopithecus Bourgeoisii* pour celui de Thenay, le plus ancien; *Anthropopithecus Ramesii* pour celui du Cantal, plus récent; *Anthropopithecus Ribeiroii* pour celui du Portugal, dont le niveau, certainement tertiaire, doit se rappro-

Du reste, les transformistes ne peuvent pas jouir, dans la question présente, même du bénéfice de l'inconnu et de l'inattingible. Quand ils croient nous obliger à admettre que l'homme-singe *peut* exister à l'état fossile au fond de l'Océan, ils se trompent. Nous sommes assurés qu'il n'y est pas, parce qu'il n'y a pas de passage possible de quelque espèce simienne que ce soit à l'espèce humaine. Les preuves abondent.

Et d'abord, dans la théorie de l'évolution, les transformations n'ont pas lieu d'une manière arbitraire, selon les caprices du hasard. Une fois que l'organisme est modifié, il conserve son type et l'empreinte permanente du type originel. C'est là ce que Darwin appelle « la loi de caractérisation permanente. » Eh bien! en vertu de cette loi, l'homme ne peut descendre d'un singe, parce

cher encore un peu plus de nous. » *Ibid.*, p. 105. « La seule donnée comme description anatomique que nous puissions avoir sur ces anthropopithèques, c'est qu'ils étaient sensiblement plus petits que l'homme... En effet, les silex taillés de Thenay sont remarquables par leurs petites dimensions. » *Ibid.*, p. 105. M. de Mortillet est néanmoins obligé de reconnaître que « nous n'avons pas, jusqu'à présent, rencontré les débris de ces anthropopithèques. » *Ibid.*, p. 126. Mais loin d'y voir un inconvénient pour son système, il y trouve un titre de gloire de plus, une découverte merveilleuse. « Ainsi, par le seul raisonnement, solidement appuyé sur des observations précises, nous sommes arrivés, dit-il, à découvrir d'une manière certaine un être intermédiaire entre les anthropoïdes actuels et l'homme. Cela rappelle Leverrier découvrant, sans instrument, rien que par le calcul, une planète. Cela rappelle les linguistes découvrant aussi les Aryens, rien que par les données de la linguistique. » *Ibid.*, p. 104. On ne peut réfuter de telles assertions qui n'ont rien de scientifique. Quant aux silex de Thenay, voir l'appendice à la fin du volume.

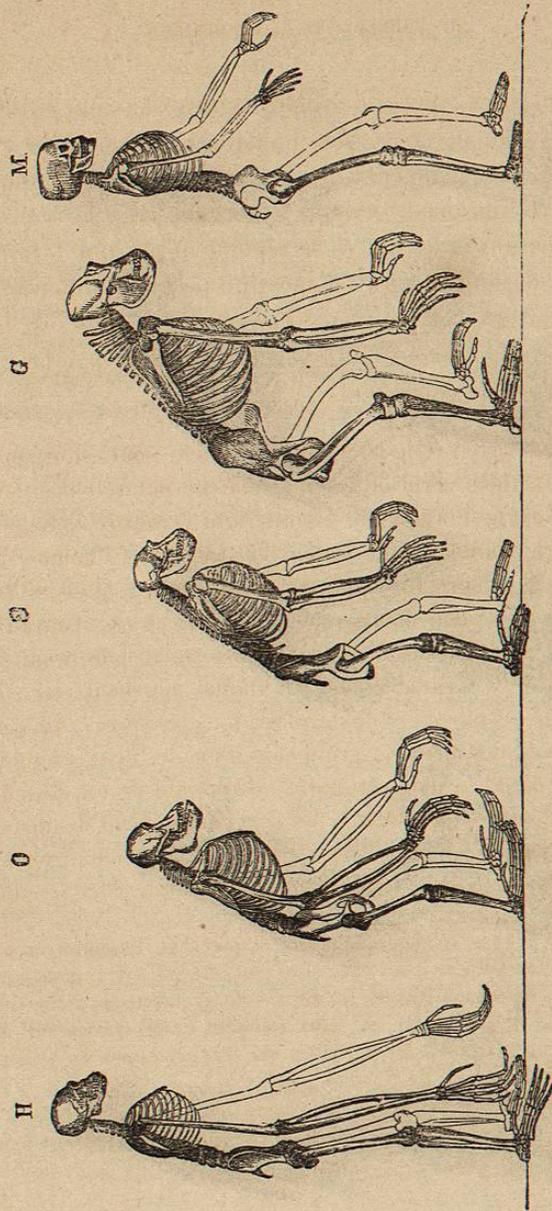
que toutes les espèces de singes, sans exception, présentent avec les diverses races humaines, au point de vue du type, non seulement des diversités, mais une opposition très marquée. Quoique les organes qui les constituent les uns et les autres se répondent presque terme à terme, ils sont disposés d'après un plan tout différent<sup>1</sup>. L'homme est fait pour être *marcheur*, le singe est fait pour être *grimpeur*. Cette vérité est établie par les suivants les plus compétents :

De tous les êtres de la création, l'homme seul est organisé pour la station verticale, seul il marche naturellement debout : c'est là un caractère essentiel qui le sépare nettement de tous les animaux. La station verticale chez l'homme résulte de la conformation spéciale du squelette, de l'équilibre établi, non seulement dans l'action des muscles, mais aussi dans le poids des différents organes splanchniques<sup>2</sup>. — L'homme est essentiellement un animal marcheur, et marcheur sur ses membres de derrière; tous les singes, au contraire, sont des animaux grimpeurs. Dans les deux groupes, tout l'appareil locomoteur porte l'empreinte de ces destinations différentes : les deux types sont parfaitement distincts<sup>3</sup>. — La manière dont la tête s'articule à la colonne dorsale oblige l'homme de se tenir debout; tandis que chez le singe

<sup>1</sup> Voir, Figure 75, les squelettes comparés de l'homme et des singes anthropoïdes. « Ces squelettes ont été photographiquement réduits et reproduits d'après les dessins de grandeur naturelle (excepté celui du gibbon, qui est deux fois plus grand que nature), de M. Hawkins, faits sur les individus qui sont au musée du Collège royal des chirurgiens de Londres » (Huxley).

<sup>2</sup> A. Godron, *De l'espèce et des races*, t. II, p. 173.

<sup>3</sup> A. de Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, in-8°, 1867, p. 244.



75. SQUELETTES. — H. Gorille. — O. Chimpanzé. — S. Orang-outang. — G. Gibbon. — M. Homme (D'après Huxley)